

ANNIE DESCHAMPS
ANNE-MARIE DUPRAS

Une fois c't'une fille...

CONFIDENCES
DES FEMMES DRÔLES
DU QUÉBEC





*Une fois
c't'une fille...*

Édition : Pacale Mongeon
Design graphique : Josée Amyotte
Infographie : Andréa Joseph, Chantal Landry
Révision : Lise Duquette
Correction : Odile Dallaserra

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF :
Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

Données de catalogage disponibles auprès de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

10-15

Imprimé au Canada

© 2005, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2015
Bibliothèque et Archives nationales du
Québec
ISBN 978-2-7619-4121-1

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion
SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de
développement des entreprises culturelles du
Québec pour son programme d'édition.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de
l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouver-
nement du Canada par l'entremise du Fonds du
livre du Canada pour nos activités d'édition.

ANNE-MARIE DUPRAS
ANNIE DESCHAMPS

*Une fois
c't'une fille...*

CONFIDENCES
DES FEMMES DRÔLES
DU QUÉBEC

À toutes celles qui nous font rire
dans ce monde pas toujours drôle,
merci!



Introduction

« Une fois c't'une fille, comprends-tu, a rentre dans un bar
pis a d'mande au barman... »

« C'est trois filles sur une île déserte: une Américaine,
une Québécoise et une Newfie... »

« Connais-tu la joke de la fille qui voulait entrer dans la police?
La police s'est tassée... Ça fait qu'est rentrée dans l'mur! »

Y'a quelque chose qui cloche ? Nous aussi ! C'est un peu normal, vu qu'habituellement, dans les blagues classiques, le ou les personnages principaux sont des hommes. Et s'il y a une femme dans l'histoire, c'est généralement une blonde ou une belle-mère. Bref, ou bien elle est cruche, ou bien elle est désagréable. Dans les deux cas, nous, on soupire en levant les yeux au ciel...

On ne sait pas trop pourquoi, mais depuis le début de l'histoire des conteurs d'histoires drôles, ça a pas mal toujours été un gars sur une scène, dans un bar, qui raconte l'histoire d'un autre gars qui, lui, entre dans un bar et à qui arrive la fameuse histoire d'*une fois, c't'un gars, comprends-tu...* Comprenez-vous ?

Juste à lire le dernier paragraphe, on a un peu mal à la tête, donc pas de panique, on n'essaiera même pas de comprendre le comment du pourquoi du *dekessé*. Et pas besoin de composer le 911, vous n'avez pas un manifeste féministe entre les mains. Oui, nous sommes féministes, mais ce n'est pas dangereux. Contrairement à la croyance populaire, on ne se lève pas la nuit pour brûler des soutiens-gorge (avez-vous vu le

prix qu'ils coûtent de nos jours ? Faudrait être folles !). Et aucun homme n'a été maltraité durant la rédaction de ce livre.

Par contre, devant cette légèrement gigantesque disproportion hommes/femmes dans le monde de l'histoire drôle, on s'est dit qu'il était temps que quelqu'un leur donne la parole, à toutes ces femmes drôles... Et tiens, pourquoi pas nous ?

Parce que – sans vouloir nous vanter – on est nous-mêmes des femmes drôles, et notre métier, c'est justement de faire rire de nous (par exprès ou à nos dépens). Alors on s'est dit que, même s'il n'y a pas de blague qui commence par *une fois c't'une fille*, eh bien, nous, on sait qu'il y a plus d'une fille qui nous a fait rire, et plus d'une fois, et on est convaincues que leurs histoires méritent d'être racontées !

C'est donc en tant que femmes qui aiment l'humour d'amour qu'on a décidé de donner la parole à celles qui sont drôles, à celles qui nous permettent de rire de nos travers et de démontrer, jour après jour, que l'humour n'est ni masculin ni féminin, mais humain.

On a donné la parole à une foule de femmes comiques : celles qui sont nos modèles, nos inspirations, celles qui nous ont ouvert la porte, mais aussi celles qui travaillent dans l'ombre ou qui amorcent leur carrière. Et on n'a pas ciblé que des humoristes. Notre objectif était de parler des femmes qui font rire, d'une manière ou d'une autre, de l'époque de La Poutine à aujourd'hui. Par le fait même, on a largement prouvé que des femmes drôles, y en manque pas !

Au fil de nos rencontres avec rien de moins que **35 COMIQUES QUÉBÉCOISES**, on a découvert des personnes inspirantes, brillantes, résilientes, drôles, bien entendu, mais parfois aussi très sages. On s'attendait à entendre toutes sortes d'histoires et de points de vue, mais on ne savait pas combien chacune de ces femmes nous ferait rire et réfléchir. Après chaque rencontre, on s'est couchées un peu moins naïveuses, alors on peut facilement avancer qu'écrire ce livre nous a rendues plus brillantes que jamais !

Bon, on fait bien des blagues, déformation professionnelle oblige, mais c'est le plus sérieusement du monde qu'on affirme se sentir privilégiées d'avoir pu côtoyer et écouter toutes ces femmes exceptionnelles. On s'en doutait avant de commencer, on a maintenant un livre pour le prouver et surtout le partager*.

Au cours de votre lecture, il est possible que certains noms ne vous disent rien. Mais ne vous en faites pas. L'annexe *Qui sont-elles ?*, aux pages 215 à 226, vous présente toutes les femmes drôles interviewées dans ce livre. On parie même que vous ferez des découvertes sur celles que vous connaissiez déjà ! C'est-tu pas beau, ça ?

Chantal Lamarre nous disait : « Quand une fille me fait rire, je tombe en amour avec ! » On la comprend tellement ! La rédaction de ce livre nous a permis de tomber en amour à répétition. Alors à votre tour, maintenant !

* Et là, ceux qui suivent l'humour d'aussi près que des stalkers savent qu'il nous en manque, mais on leur rappelle qu'on voulait écrire un livre divertissant et accessible, pas une encyclopédie ni une thèse de doctorat. On aurait bien voulu mettre tout le monde, mais quand on vous dit qu'il y en a beaucoup, ça, c'est pas des jokes ! On a dû faire des choix, dont celui de ne pas écrire une encyclopédie ni une thèse de doctorat.



P'tites comiques

Que ce soit en faisant une gaffe ou en tombant, en se trompant de mot ou d'expression, tous les enfants ont le don de nous faire rire. Il y en a même qui le font délibérément (e-xi-près, qu'ils diront).

« Regarde-moi, maman ! J'suis drôle, hein ? » dit l'enfant avec un doigt dans l'oreille et l'autre dans le nez.

On s'est donc demandé : est-ce qu'une femme drôle, ça commence par être une petite fille drôle ?

Nos grandes comiques étaient-elles toutes des « p'tites comiques » ? Eh bien, pas du tout ! Certaines étaient même à la limite d'être plates, imaginez !

Il y en a pour qui le premier rire déclenché, c'est un souvenir très clair et précis. Pour d'autres, c'est plus vague. Mais elles ont toutes réalisé, à un moment ou à un autre, que l'humour allait occuper une place spéciale dans leur vie.

Petite comique (ou pas) deviendra grande !

Lise Dion

Je pense que je me suis d'abord rendu compte que je pouvais être drôle avec mes parents. Ils essayaient de m'engueuler, mais ils étaient pas capables parce qu'ils riaient trop ! On dirait que quand tu viens au monde avec ce gène-là, celui de faire rire, tu fais pas les choses comme les autres, même dans ton quotidien.

Si tu échappes ta sacoche, ça sera pas de la même façon qu'une autre madame. Ça va prendre des proportions... Tu tombes dans de drôles de positions, tu fais jamais une erreur simple, c'est toujours plus gros.

Au primaire, j'étais distraite. Alors quand tu nommais mon nom, je n'étais jamais là, j'étais ailleurs. Et quand je revenais dans le monde, j'avais une face de fille qui retombait sur Terre. Ça faisait rire les professeurs. Ils avaient de la misère à me disputer, eux aussi.

Les religieuses mettaient mon pupitre en avant de la classe pour montrer que j'étais vraiment désagréable et pas fine, mais je me retrouvais face aux autres élèves... Ça a été mon premier show. Sur mon petit *stage*, à côté de la religieuse. À la seconde où la religieuse avait le dos tourné, je l'imitais, je faisais toutes sortes de grimaces pas possibles. C'est un peu comme ça que j'ai commencé à faire des shows.



Pauline Martin

Je pense que j'ai beaucoup développé mon côté comique à cause d'un drame que ma famille a vécu. Faire rire est alors devenu une survivance pour moi.

Quand j'avais deux ans, ma petite sœur est décédée, écrasée par une minifourgonnette quasiment sous les yeux de ma mère. À ce moment-là, la joie a quitté notre famille.

Enfant, je me souviens d'avoir été obsédée par l'idée d'enlever la tristesse de ma famille, avec de la gentillesse, de la tendresse ou en faisant rire. Ma mère était bien fière que je sois si drôle, et elle me trouvait donc spirituelle. C'était encourageant !

On était sept chez nous. Je me disais que je devais leur taper sur les nerfs de temps en temps. Mais un jour, une de mes sœurs m'a dit : « Non, t'étais comme un soleil, parce qu'on avait tellement peu d'occasions de rire ! »

Et, à un moment donné, l'humour est revenu. Tout le monde avait un sens de l'humour redoutable chez nous.

Je faisais aussi beaucoup rire mon père. Supposons que je mangeais des bonbons boules noires, ceux qui te rendaient la bouche toute noire, eh bien moi, je finissais avec toute la face noire, j'en avais partout ! Si je tombais dans la bouette, j'avais de la bouette jusque dans les oreilles, même si c'était une toute petite chute !

Mon père me disait : « Il y avait juste un petit trou de boue, gros comme un bol à soupe... T'es pas tombée dans un trou de construction ! Comment t'as fait ??? »

C'était tout le temps démesuré avec moi.

L'humour, c'était aussi un outil pour désarmer. J'avais déjà un problème de poids et j'étais pas la plus sportive, alors ça a été ma barrière de défense, ma façon d'aller chercher les plus *tough* de l'école pour ne pas me faire trop intimider. Je me suis aperçue que je devais plaire à ceux qui auraient pu m'intimider. Et j'ai réalisé vite qu'il fallait que j'aie cherché la plus *tough* de la classe, la faire rire avec mes petits shows dans la cour de récréation.

Et là, je devenais la protégée de la plus *tough* et elle prenait plaisir à jaser avec moi parce qu'elle aimait rire. Je me rappelle pas si j'avais des gags bien établis, ni ce que je disais dans ce temps-là. Mais ce qui est certain, c'est que dans mon cas, faire rire, c'était une défense. C'était un costume.

Katherine Levac

Chez nous, on a une ferme. Mes parents sont des gens ordinaires, mais ils aiment les arts. Mon père n'est pas un artiste, mais il joue de la guitare et il chante.

J'allais dans une petite école de rang à la campagne, et ma mère, qui n'est pas du tout dans les arts mais plutôt en administration, montait toujours des pièces de théâtre, souvent comiques, qu'elle écrivait pour les élèves. C'était du parascolaire, on répétait après l'école. Et c'est entre autres en jouant dans une pièce qui était une suite de sketches, vers l'âge de dix ans, que je me suis dit : « Wow ! Ça, c'est l'fun ! »

Je me souviens aussi, vers douze ans, d'avoir écrit un monologue pour les quarante ans de ma tante. Je la personnifiais quand elle était jeune, je racontais des *inside jokes* de la famille.

C'est les premières fois où j'ai fait rire les gens.

J'étais très timide et réservée. Mais j'ai réalisé que quand je parlais en passant par le rire, les gens comprenaient ce que je disais. J'avais un contact avec eux que je n'avais pas dans la vie.

Cathy Gauthier

Depuis que j'ai deux ans, je fais des *jokes*. J'ai toujours aimé l'humour grivois que j'entendais chez nous. J'ai été élevée par mes grands-parents avec mes oncles et mes tantes. Tout le monde était plus vieux que moi et j'entendais tout ce qu'ils disaient. Les *jokes*, je les comprenais pas, mais je les racontais parce que je voulais avoir de l'attention, j'imagine. C'est le syndrome de *toujours vouloir de l'attention*. Mais, dans mon cas, aussitôt que j'en ai, je me cache sous ma petite carapace. Je suis comme une tortue qui sort sa tête, *Checkez-moi, checkez-moi!* et qui se recache.

Chez nous, l'humour a toujours eu beaucoup de place. Tout le monde est drôle dans ma famille, tout le monde parle fort, tout le monde fait des gros HA! HA! HA!. On était toujours plusieurs autour de la table avec la radio et la télé qui jouaient, le chat pogné dans le *screen* de la porte d'en avant, qui veut rentrer. Y avait toujours beaucoup d'action, c'était un tourbillon. Pour se faire entendre,

il fallait parler fort, il fallait se lever, brandir le bras et faire :

« Hey! Écoutez-moi! »

À l'école avec mes petits cheveux roux et ma face pleine de *freckles*, j'étais pas bien, mais je voulais de l'attention. Alors, pour ne pas être toute seule dans la cour d'école, je racontais les *jokes* que mes oncles me contaient durant la fin de semaine.

Y avait un gag que je faisais : « Savez-vous ce que ça veut dire, les lettres du mot SIDA? Ça veut dire "Souvenir inoubliable d'un ami". » Mais je ne savais même pas c'était quoi, le SIDA! Et les enfants ne comprenaient pas mes *jokes*. Mais les profs les comprenaient, et j'étais toujours rendue dans le coin!



Mariana Mazza

La première fois que j'ai fait rire, c'est quand je suis sortie du ventre de ma mère. Le docteur a ri de ma moustache!

Claudine Mercier

Quand j'étais petite, je rêvais de faire des comédies musicales. On était sept enfants chez moi. Il y avait aussi deux cousins qui vivaient avec nous, plus les chums et les blondes des uns et des autres. Alors c'était rare que je me retrouvais toute seule. Quand ça arrivait, je me mettais à chanter et à danser dans la maison.

Chanter, faire de la variété, c'est là que je me voyais !
J'ai fait ma première imitation vers douze ans. J'étais allée jouer chez ma petite voisine et elle s'est mise à imiter René Simard. Je lui ai dit : « Ben non, il chante pas d'même, René Simard ! » et je me suis mise à l'imiter.

Après ça, j'ai commencé à faire des voix, comme Dalida, René Lévesque et d'autres, et je me suis ramassée dans les toilettes des filles, au secondaire, à faire des imitations pour mes amies. Elles me disaient tout le temps : « Va au concours amateur, vas-y ! »

J'y suis finalement allée et j'ai gagné ! Dans ce temps-là, avec la popularité de Jean-Guy Moreau, tout le monde voulait être imitateur. Mais moi, j'étais la seule fille, donc je gagnais souvent.

Chantal Lamarre

Souvent, c'est sans vouloir faire une farce que je faisais rire. Parce que des fois, tout ce que j'avais à dire était embrouillé et, de la façon que ça sortait, ça faisait rire les adultes. Ce que j'entendais, c'était : « Mais qu'est-ce qu'on va faire avec toi ? » Parce que je n'avais pas du tout le côté petite fille qui crie « Moi, moi !!! » ou qui veut se donner en spectacle. On ne se disait donc pas d'emblée : « Elle a de la graine de showbiz dans le corps, elle ! » Pas pantoute !

Et quand tu es dans une famille où tout le monde a du répondant, il faut que tu fasses ta place, que tu t'aigüises l'esprit pour que ce soit ton tour, des fois. Et quand tu réussis à faire rire ta famille, tu fais rire le public le plus difficile, parce que, eux, ils peuvent te dire que t'es niaiseuse ou que t'as pas d'allure !

À l'école, je me suis déjà fait dire : « Il faut pas répondre ! » Ou par un frère : « Ce n'est pas une qualité très, très appréciable chez une fille d'être pince-sans-rire. » Et moi, je me disais : « Mais pourquoi ? Pourquoi ? »

Kim Lizotte

Très jeune, j'aimais qu'on me fasse rire. J'avais une fascination pour les blagues de mon père. Quand j'ai découvert la fameuse *joke* de la « grenouille à grande bouche* », j'ai dû rire aux larmes pendant cinq minutes et, de là, mon amour pour les blagues est né. Je voulais connaître toutes les blagues du monde entier et qu'on me les joue de toutes les façons possibles.

Un jour, ça a été mon tour d'être drôle. Je vais m'en souvenir toute ma vie.

J'étais en deuxième année. Avant que la cloche sonne pour le dîner, un petit gars, Charles, a demandé à notre enseignante s'il pouvait raconter une blague devant toute la classe. Sa blague était interminable et plate. Ensuite, Thierry s'est essayé. Une anecdote inventée au fur et à mesure qui n'en finissait plus de finir, tellement que la maîtresse lui a dit d'arrêter de niaiser et de se rasseoir.

Et moi, dans un élan INEXPLICABLE (j'étais nouvelle, gênée, j'arrivais du Bas-du-Fleuve pour atterrir dans une école de snobs de Québec et j'avais pas tant d'amis...), je me suis levée, naturellement, je suis allée en avant et j'ai fait, à ce moment-là, si je me fie à la réaction de la classe, la *joke* la plus drôle du monde. Elle était précise. Je l'avais déjà rodée avec des amis, ma famille, j'étais prête. Même la prof s'est esclaffée.

Au service de garde, ce midi-là, j'étais la *queen*. J'étais plus drôle que Charles et Thierry, et ÇA, c'était toute une victoire.

Je me rappelle aussi la première fois que j'ai fait éclater mon père de rire. Il est devenu tout rouge et il se tapait sur les cuisses. C'est peut-être là que j'ai découvert que c'était encore meilleur de faire rire les adultes.

Isabelle Gaumont

J'étais extrêmement timide et je ne m'exprimais pas beaucoup, mais j'avais une imagination bouillonnante. C'est dans l'écriture et l'improvisation que la « mijoteuse » a explosé. J'ignore où mon débordement humoristique se serait répandu si je n'avais pas trouvé la scène. Je serais peut-être dangereuse !



* La grenouille à grande bouche — Version populaire

C'est une grenouille à grande bouche qui part à l'aventure en Afrique.

Elle croise une girafe.

— [En ouvrant grand la bouche] BONJOUR! COMMENT TU T'APPELLES, TOI?

— Moi, je suis une girafe.

— AH! ET QU'EST-CE QUE TU MANGES, TOI?

— Je mange les feuilles hautes des arbres.

— AH! MERCI. AU REVOIR!

Et la grenouille à grande bouche continue son chemin. Elle croise un lion.

— BONJOUR! COMMENT TU T'APPELLES, TOI?

— Je suis un lion.

— AH! ET QU'EST-CE QUE TU MANGES, TOI?

— Je mange des gazelles.

— AH! MERCI. AU REVOIR!

Et la grenouille à grande bouche continue son chemin. Elle croise une hyène.

— BONJOUR! COMMENT TU T'APPELLES, TOI?

— Je suis une hyène.

— AH! ET QU'EST-CE QUE TU MANGES, TOI?

— Je mange des charognes.

— AH! MERCI. AU REVOIR!

Et la grenouille à grande bouche continue son chemin. Elle croise un héron.

— BONJOUR! COMMENT TU T'APPELLES, TOI?

— Je suis un héron.

— AH! ET QU'EST-CE QUE TU MANGES, TOI?

— Je mange des grenouilles à grande bouche.

— [En faisant une toute petite bouche genre «cul de poule» et avec une toute petite voix] Ah? Y en a pas beaucoup, par ici !

Josée Boudreault

Je n'étais pas le clown de la classe, mais je crois que ma confiance en humour me vient de mes parents. En fait, je crois que tout part du regard des parents et des gens qui t'écoutent, te prêtent attention et te respectent. Moi, je faisais des blagues, mais je n'étais pas un sac à *jokes*, ni celle qui attirait l'attention à l'école. Mais, à la base de tout, on m'a donné une belle confiance et j'ai pu développer cet aspect-là qui devait dormir en moi.

Mon père est très drôle. C'est un professeur et il a sûrement « séduit » beaucoup d'étudiants et d'étudiantes avec son humour. C'est comme ça qu'il avait leur attention. Il ne se passe pas une semaine sans que quelqu'un me dise « Hey, ton père m'a enseigné ! » et ce n'est jamais gênant pour moi parce que je sais qu'ils l'ont aimé.

L'humour, c'est très séducteur. Ça va chercher les gens et après tu peux passer n'importe quel message. Mon père était prof de maths et d'initiation à la technologie, mais il était très drôle, et je sais que je tiens ça de lui.

Michèle Deslauriers

Quand j'avais environ quatre ans, le mari de ma sœur Françoise, le comédien Guy Godin, me prenait sur ses genoux et me demandait : « As-tu des histoires à me raconter ? » Et je me souviens encore que je lui racontais plein d'histoires que j'inventais, dont une avec une très grosse femme qui avait un mari minuscule qu'elle pouvait mettre dans sa poche. Elle prenait son bain et en sortait, en panique, quand il y avait des souris. Son mari, en tentant de l'aider, tombait dans l'eau et partait avec l'eau du bain. Et moi, je disais : « C'est la punition de la madame pour avoir eu peur des souris ! »

Clémence DesRochers

Dans ma famille, on était six enfants. Quand c'était l'heure des repas et que tout le monde était là, avec mon père et ma mère, on riait beaucoup. On a été élevés dans l'humour, à se moquer les uns des autres.

J'ai commencé à comprendre assez jeune que j'étais drôle. J'allais dans une école où on était une trentaine d'élèves en tout et, à la récréation, je me moquais des sœurs. C'était des sœurs qui étaient très déguisées, avec des pignons et une barbiche, une longue robe noire, et j'imitais leurs gestes et leur ton.

Je n'étais pas très studieuse, plutôt perdue dans la foule et anonyme. J'étais bonne en composition française, peut-être que j'avais eu le don de mon père (Alfred DesRochers) qui est poète. Mon père était toujours en train de réciter des poèmes, Verlaine, Rimbaud, Baudelaire. Quand il avait pris deux verres, ça partait !

J'avais un an quand mon frère de six ans s'est noyé. À partir de ce moment-là, mon père a commencé à boire beaucoup. Il travaillait à *La Tribune* comme journaliste, mais il se tenait à la taverne. Alors nous, les plus jeunes, on a connu un père absent... mais présent en même temps, parce qu'il avait une forte présence. C'était un écrivain déçu, parce que personne ne lisait ses poèmes, et un père de neuf enfants qui en avait perdu trois.

On a déménagé dans un quartier plus pauvre et c'est là que j'ai grandi, à l'ombre des usines. C'est pour ça que j'ai écrit, beaucoup plus tard, *La vie d'factrie*, une des chansons les plus connues de mon répertoire, avec une musique de Jacques Fortier. Je le précise, parce qu'il ne faut pas oublier que je ne connais pas la musique ! En fait, ce que j'écris, c'est des poèmes qui sont mis en musique par de très bons musiciens.

J'avais huit ou neuf ans quand est arrivée à la salle paroissiale de Sherbrooke une chanteuse qui s'appelait Juliette Béliveau. Elle était toute petite. Elle était venue chanter et ça m'avait tellement touchée. La réaction du public m'avait aussi marquée. J'ai dit : « C'est ce que je veux faire. » Je n'ai jamais pu la revoir après, mais je me rappelle encore ce qu'elle chantait : « Ça fait boum là dans mon cœur. » Chaque fois qu'elle faisait *boum*, elle se donnait un coup de poing sur le cœur. On trouvait ça drôle.

On a monté une séance à l'école, à la fin de l'année, dans laquelle j'avais un petit rôle de lutin. Quand je suis entrée sur scène, et que j'ai vu tout ce monde-là qui réagissait et qui riait, j'ai su que je pouvais embarquer dans un monde qui n'était pas le mien et faire rire en plus d'être aimée et admirée.

Louise Richer

Ça fait longtemps que je sais que j'aime rire. J'étais une enfant très anxieuse. Je me vois au primaire à vouloir bien faire : faire plaisir à mon père, bien travailler, avoir de bonnes notes...

Autant je voulais bien faire et être bonne, autant je valorisais beaucoup les clowns de classe, les filles un peu plus délinquantes, celles qui avaient du front, qui répondaient aux professeurs. J'aurais voulu être comme ça et ne pas être coincée comme je l'étais.

Je les admirais. Je n'étais pas vraiment amie avec elles, mais des fois, l'été, quand elles m'appelaient pour aller jouer — probablement parce qu'elles avaient fait le tour des autres amies —, quand elles m'invitaient à leur anniversaire, c'était le plus grand cadeau qu'on pouvait me faire.

Je cohabitais avec la volonté d'être parfaite et d'être un peu clown et délinquante.

Dorothy Rhau

La légende familiale dit que mon premier cri, à la naissance, était un rire. D'aussi loin que je puisse me souvenir, j'ai toujours fait rire mon entourage, surtout lors de funérailles.

J'ai toujours aimé rigoler, et ma carrière d'humoriste est tout simplement un prolongement de ma personne. Je suis un produit bio, organique ! Je suis « naturellement » drôle... Pour moi, ça ne doit pas être forcé, mais spontané.

Anne-Marie Dupras

Ma mère raconte souvent que j'étais drôle sans le savoir, même toute jeune. Comme à ce *party* de Noël où j'avais encore l'âge de me faire accompagner aux toilettes et où ma mère, quand on est ressorties, a annoncé fièrement à la parenté : « Anne-Marie a fait un beau caca ! » et que, moi, j'ai ajouté : « Maman aussi !!! » Tout le monde a beaucoup ri apparemment. Ben... sauf ma mère, mettons.

Je me souviens que, même très jeune, je voulais faire rire et avoir de l'attention. Le *running gag* dans ma famille est que, peu importe la vidéo ou la photo de Noël qu'on regarde, je suis toujours là, pas loin, en train d'essayer de sauter dans le cadre ou de faire des coucous.

Quand j'ai eu huit ou neuf ans, ma mère s'est mise à fréquenter un homme qui avait deux filles et tout a changé. La plus vieille des deux avait le même côté drôle, créatif et *showtime* que moi et, très vite, on a commencé à faire des sketches à la maison. On avait même installé un rideau, au sous-sol, qu'on tirait fièrement au début du spectacle. On avait beaucoup de fun, mais on se prenait aussi très au sérieux.

L'été suivant, on l'a passé à monter des spectacles à notre chalet. On s'est carrément construit une scène, une loge, un guichet pour distribuer des billets, une quinzaine de places assises, tout ça avec des bûches, des vieilles planches et un pot de peinture. On écrivait des sketches, on refaisait nos préférés, on répétait, puis on invitait nos parents, nos voisins et même les gens du village à venir voir nos spectacles. On faisait tout, de A à Z, toutes seules. On les accueillait en leur distribuant des billets contre vingt-cinq sous, on leur demandait de s'asseoir, puis on courait se changer dans notre « loge » et le spectacle commençait. Je me souviens entre autres d'avoir fait tout un numéro de *lip-sync* sur *Ça rend rap* de Rock et Belles Oreilles. En gros, on essayait de faire comme nos héros, soit la gang de RBO et celle de *Samedi de rire*. Pendant que les petites filles « normales » jouaient aux Barbies, nous on faisait des parties d'impro dans la cour.

Denise Filiatrault

J'étais toute petite et, dans ma cour, je faisais des mises en scène sans le savoir. Étant amoureuse de la Comtesse de Ségur, j'avais monté *Les petites filles modèles* avec mes copines de quartier. Elles jouaient assises et j'étais debout au centre parce que, quand elles oubliaient une ligne, je devais me tourner pour leur souffler leur texte — pas toujours gentiment — et je me retournais pour dire le mien. À l'entracte, je dansais à claquettes.

Ce qui était drôle, c'est que je n'avais pas de costume de danseuse, comme j'avais vu au cinéma ou dans la salle paroissiale de l'église protestante en face de chez nous. Les danseuses à claquettes avaient des costumes de satin court, alors que moi, j'avais un petit jupon en satin qui n'était pas assez court et je n'avais pas de ceinture. Je tenais le jupon avec les mains à ma taille pour le raccourcir et je dansais ! Mes amies étaient mortes de rire.

Vers dix ans, je courais les concours d'amateurs. J'apprenais beaucoup de chansons ! Il y avait des concours dans les salles paroissiales et à la radio, et ma mère m'emmenait en cachette, parce que mon père ne voulait rien savoir de ça. Je chantais deux ou trois chansons, ça me faisait un spectacle et j'étais très contente.

Chantal Francke

J'ai une petite sœur de dix-huit mois de moins que moi, et quand j'avais cinq ou six ans, je la faisais rire jusqu'à ce qu'elle fasse pipi dans ses culottes. C'était mon but. Ma mère disait : « Chantal ! Arrête de la faire rire comme ça ! » Ma sœur a été mon premier public.



Peu de blagues commencent par « Une fois c't'une fille... », et les femmes ont longtemps été des spécimens rares en humour. Pourtant, y a plus d'une fille au Québec qui nous a fait rire, et bien plus qu'une fois ! Anne-Marie Dupras et Annie Deschamps ont demandé à plus de 30 femmes drôles* d'ouvrir leur boîte à souvenirs. Moments cocasses ou marquants sur scène comme en coulisses, anecdotes de vie familiale, d'apprentissage, réflexions sur la vie... Chacune à leur façon, ces femmes drôles vous confient leur version personnelle de « Une fois c't'une fille... ». Laissez-vous emporter dans ce beau grand collage d'histoires, où l'humour et l'inspiration sont toujours au rendez-vous.

➔ * Linda Bouchard, Josée Boudreault, Gabrielle Caron, Véronique Cloutier, Mélanie Couture, Michèle Deslauriers, Clémence DesRochers, Lise Dion, Denyse Émond, Denise Filiatrault, Josée Fortier, Virginie Fortin, Chantale Francke, Isabelle Gaumont, Cathy Gauthier, Guylaine Guay, Chantal Lamarre, Katherine Levac, Kim Lizotte, Pauline Martin, Nadine Massie, Mariana Mazza, Claudine Mercier, Dominique Michel, Emilie Ouellette, Justine Phillie, Marie-Lise Pilote, Dorothy Rhau, Louise Richer, Pierrette Robitaille, Shirley Thérault, Silvi Tourigny.



© Anita Huber

ANNIE DESCHAMPS est humoriste dans les deux langues (avec une seule dans sa bouche). Elle est aussi traductrice, auteure et attachée de presse, en plus d'être maman de trois enfants.

ANNE-MARIE DUPRAS est humoriste, auteure, comédienne, réalisatrice, blogueuse et maman. On lui doit le best-seller *Ma vie amoureuse de marde*.

Depuis 2012, Annie et Anne-Marie collaborent sur la plupart de leurs projets, dont leur duo humoristique Les Zélées.

ISBN 978-2-7619-4121-1



9 782761 941211

Groupe
Livre
Québecor Média